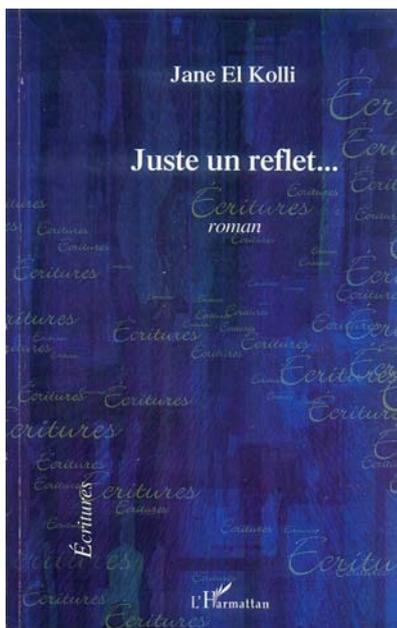


## L'espace d'une altérité fondamentale\*

Ana Soler

*Universidad de Zaragoza*

asoler@unizar.es



Maria<sup>1</sup>, la protagoniste de *Juste un reflet...*, premier roman de Jane El Kolli, est une jeune femme d'origine allemande, désireuse d'enterrer un passé lié à la terreur et à la violence. Rescapée des bombardements alliés sur sa ville durant la deuxième guerre mondiale, elle décide de rompre définitivement avec sa communauté d'origine, « flouée des promesses d'un monde idyllique [...] par un pouvoir dont la perversion n'a semé que la haine et l'effroi » (p. 127). Son monde a éclaté en morceaux dans sa jeunesse et son existence ultérieure se présente comme une reconstruction de son univers personnel, car « le nationalisme allemand a dévoyé [s]a vie, l'a rendue superflue » (p.

---

\* À propos du roman de Jane El Kolli: *Juste un reflet...* (Paris, L'Harmattan, coll. «Écritures», 2008; 155 pages; ISBN: 978-2-296-06420-1).

<sup>1</sup> Son nom ne sera révélé qu'une fois, transformé par Tamilla sous la forme maghrébine de «Meriem» (p. 43). Cette absence d'identification des héros constitue un leit-motiv dans le roman. Le lecteur ne connaîtra l'identité ni de la narratrice, ni du protagoniste masculin ni de la co-épouse. Interrogée sur ce point, Jane El Kolli explique qu'elle a voulu spontanément reproduire la coutume qui veut que dans les milieux traditionnels, l'épouse ne parle de son mari qu'à la troisième personne. Quant à l'instance narrative et à la deuxième femme, elle affirme avoir voulu les limiter à leur fonction dans la trame, sans plus. À notre avis, en évitant de descendre dans l'arène du particulier, ce processus scripturaire concède au récit une portée plus généralisante, et cette histoire s'érige comme parangon d'alliance harmonieuse entre individus de culture et mœurs différentes.

144). L'abandon de cet espace hostile<sup>2</sup> la mènera à la prise de conscience de l'altérité fondamentale qui régentera sa destinée. Héroïne d'une histoire singulière et épique, cette femme va réveiller l'intérêt et la fibre protectrice de trois de ces compatriotes ainsi que de la narratrice<sup>3</sup>, toutes disposées à la sortir, même malgré elle, d'une situation qu'elles jugent indigne à la condition féminine.

Le désir de «cerner son itinéraire et de le mettre en écriture» (p. 20) constitue l'objectif de l'instance narrative à la première personne. Sa narration débute avec la rencontre fortuite de Maria dans un petit village de la Kabylie, pour remonter ensuite à travers deux flash-back successifs dans le passé des héros. La première analepse retrace la rencontre entre Maria et son mari durant les derniers souffles de l'Allemagne nazie. La jeune fille apparaît blottie au fond des décombres d'une ville détruite par les raids aériens. Un homme d'origine maghrébine, mobilisé par l'armée française et donc potentiellement son ennemi, lui vient en aide. La deuxième analepse nous plonge alors dans l'enfance du protagoniste sur son sol natal, où il s'investissait à soigner les chats victimes des exercices de tirs des enfants du village. Apeurés, blessés et sans forces, ceux-ci d'abord se méfiaient de lui, mais, à force de patience et d'amour, il parvenait cependant à les amadouer et à les sauver d'une mort certaine. Il va reproduire ces mêmes gestes avec Maria, traquée et sans défense au sein de cet univers adverse. Leurs relations illicites se placent sous le signe de la fraternisation avec l'ennemi. Ils illustrent un parfait exemple de métissage de cultures où les rapports entre individus passent outre les relations supranationales, ô combien instables! En effet, cet homme d'origine maghrébine enrôlé dans l'armée française lutte pour un pays qui s'affrontera au sien quelques années plus tard, puisque nous sommes à la fin de la seconde guerre mondiale et qu'en 1954 éclatera la guerre d'Algérie.

L'itinéraire existentiel des deux protagonistes s'érige comme un modèle d'intégration harmonieuse au milieu –après leur mariage, ils résideront en Allemagne, en France et au Maghreb–, grâce à l'intensité de leur amour. Le message d'espoir transmis par *Juste un reflet...* exalte précisément ce sentiment demeuré inébranlable, inaltérable aux vicissitudes externes. Déjà, lors de son arrivée au village, Maria «avait l'intime conviction que leur individualité s'était effacée, pour se recomposer dans une unité qui ferait que leur union s'écoulerait comme un fleuve, au cours inéluctable jusqu'à la mer» (p. 34). Indifférents aux avatars, ils partagent une relation épanouie, dotée d'une «complicité permanente» et d'une «tendresse partagée», (p. 39). C'est

<sup>2</sup> Cette note de lecture s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche intitulé «*Locus horribilis*. Los espacios hostiles en la narrativa francesa y francófona» parrainé par le Ministère des Sciences et de l'Innovation du Gouvernement espagnol (Référence: FFI 2009-08861).

<sup>3</sup> Son origine n'est point spécifiée dans le roman. L'auteure nous a confié à ce propos: «je la vois comme moi, algérienne, algéroise, française, faisant partie de cette minorité de pieds-noirs de culture occidentale, viscéralement attachée à cette terre malgré toutes les douleurs qu'elle a engendrées, et aussi aux valeurs de la France des lumières».

pourquoi Maria fait fi du feu croisé où elle se trouve et trace son propre destin, symbolisé comme le souligne Gilbert Durand par le métier à tisser<sup>4</sup>. D'une part, elle fait l'objet des remarques des femmes autochtones, qui poursuivent son renoncement définitif à ses racines occidentales et sa soumission aux normes et traditions de la société arabo-musulmane. D'autre part, les clientes étrangères vont tenter, arguant précisément son origine, de la convaincre d'abandonner le village et de mettre fin à une condition qu'elles jugent pernicieuse et humiliante car elle suppose «un exemple de stigmatisation du statut d'infériorité de notre sexe» (p. 106).

Mais, Maria va se montrer à tout moment maîtresse de sa propre existence et par un processus d'inversion maligne, cher à Michel Tournier, elle va convertir une conjoncture délicate et embarrassante en une situation de félicité familiale et sociale. Son plan, longuement médité, fait preuve de la grande lucidité de l'héroïne, comme le souligne la présentation analytique qu'elle réalise de celui-ci devant son mari incrédule. Son refus d'enfanter, par peur que son enfant vive ce qu'elle a vécu s'interprète dans le village comme une insurrection envers les «règles de l'esprit des forces de la création» (p. 58). Pour éviter à son époux de pâtir des conséquences de ce non-respect de l'obligation d'assurer «la continuité du cycle de la vie ancestrale» (p. 59) Maria lui conseille de prendre une seconde épouse pour concevoir un héritier. En fait, elle ne sacrifie pas leur relation, comme il le lui reproche, elle désire uniquement une « transformation » de celle-ci (p. 65). Pour ce, elle établit trois catégories d'amour dispensées aux personnes impliquées par son dessein: elle se réserve l'amour Sagesse, la nouvelle épouse jouira de l'amour Énergie et lui de l'amour Vie. (p. 70). L'amour Sagesse se sustente sur la conservation de l'affection et de la tendresse de son mari, qui, pour Maria, constituera à jamais le pilier porteur de son âme. En s'affranchissant de tout contact charnel, ce sentiment amoureux se reconvertit pour elle en une quête intérieure, en harmonie avec la nature. L'amour Énergie réservée à «l'Autre» a partie liée avec la vigueur de donner la vie, avec la «force primordiale de cohésion» (p. 71). L'amour Vie représente l'intelligence, l'harmonie. Sa résolution du conflit démontre sa culture<sup>5</sup> et sa fine intelligence. En officialisant «une séparation de corps» (p. 135) avec son mari, Maria évite toute rivalité éventuelle entre elle et la co-épouse. Elle concède à cette dernière, la passion amoureuse, pour mener quant à elle, une conduite d'ordre plus spirituel.

La polygamie s'érige donc comme une solution qui amène le consensus des parties impliquées: la famille assure sa descendance, les villageoises voient la sauvegarde des traditions sociales et morales et les étrangères, à la lecture des données de leur questionnaire, se convainquent que Maria n'a nul besoin de leur réconfort. Cette nouvelle disposition s'avère également bénéfique pour les trois personnes directement

<sup>4</sup> «Les instruments et les produits du *tissage* et du *filage* sont universellement symboliques du devenir»: *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1984 (1<sup>ère</sup> éd. 1969), p. 369.

<sup>5</sup> Elle connaît très bien Goethe, et se montre capable de réciter des vers de Rilke ou de Shiller (p. 124).

concernées par «la décision» (p. 57). Le bon choix de la deuxième femme et la naissance de l'héritier mâle rapportent à Maria la satisfaction de voir ses vœux exaucés. De plus, sa solitude délibérée lui procure la paix nécessaire pour mener à bien ce repliement sur soi auquel elle aspire. Pour la jeune maman, cet arrangement lui rapporte la fin de son célibat et l'atteinte de son statut de mère d'enfant mâle, sauf-conduit convoité par la femme maghrébine rurale. Elle voit ainsi assurée sa sécurité existentielle et matérielle. Quant au mari, à travers ce fils, il parvient à accomplir sa personnalité sociale. Donc, ce que d'aucuns peuvent juger de l'extérieur comme une dislocation de l'équilibre initial implique pour la protagoniste une remise en ordre, où chacun trouve son bonheur. Bien que son état semble assimilé à «l'expression de la faiblesse la plus totale», Maria se révèle devant ses compatriotes allemandes «dotée d'une force inouïe» (p. 121) qui découle de la sérénité et de l'équilibre atteints.

*Juste un reflet...*<sup>6</sup> encense donc la figure féminine dans chacune de ses pages. L'écriture pratiquée au sein du récit par la narratrice et par Maria suppose déjà un gage de cette hégémonie: la prise de parole demeure ô combien significative dans le monde maghrébin! Le fait que le mari soit, *motu proprio*, le fournisseur des petits carnets où la protagoniste épanche son besoin de dire, de créer, souligne cette suprématie concédée à la femme. L'époux, seul personnage masculin du livre, par sa libre-pensée et son comportement<sup>7</sup>, favorise l'épanouissement de Maria. Son acceptation du plan s'interprète comme un acte d'amour envers elle. Son refus lui aurait valu sa perte définitive. En cédant à sa requête, il s'assure au moins sa présence à ses côtés, même si cette cohabitation est uniquement d'ordre spirituel. Une histoire d'amour originale dans l'actuel espace littéraire maghrébin!

---

<sup>6</sup> Le titre sous-entend le complément du nom «de lune». Jane El Kolli justifie ainsi son choix: «Dans les sociétés méditerranéennes et ailleurs peut-être, la lune est un symbole de féminité et de fécondité. Dans de nombreux chants anciens la lune apparaît fécondée par le soleil pour donner naissance à la terre. Mon héroïne qui est une femme stérile ne pouvait être qu'un reflet de lune sur le ruisseau de montagne qui emportait sa vie».

<sup>7</sup> Il défend à outrance la liberté de celle-ci pour vivre comme elle l'entend sans suivre les diktats de la tradition, car affirme-t-il «la tradition, pour moi, c'est la vie des morts» (p. 67). Il l'appellera toujours Maria refusant la transformation maghrébine de son prénom. Lorsqu'elle revêt la robe traditionnelle, cette attitude le surprend et il ne montre aucune satisfaction personnelle. Lorsqu'elle lui propose de prendre une deuxième femme pour avoir un héritier il finit par abdiquer, malgré sa révolte et son désaccord, par peur de la perdre définitivement. Son couple représente pour lui la complétude totale: «Il continuait d'affirmer que son idéal inconscient ou intime ne coïncidait absolument pas avec les idéaux collectifs du village, qu'il ne désirait pas d'enfant» (p. 69).